

Le deuil dans la Bible, une porte ouverte sur le Ciel

Introduction

La tâche qui m'incombe est redoutable puisque en accord avec Valentine et Thomas qui m'ont proposé de vous parler ce soir, je voudrais tâcher de sonder l'ouverture spirituelle que peut susciter l'événement du deuil dans la vie de ceux qui ont à le subir dans leur vie. Evidemment le risque de récupération est à éviter absolument. Il serait indécent de faire une lecture utilitariste du drame qui frappe une famille lors du retour à Dieu d'un être cher. Comme je le disais lors de la messe de requiem célébrée à ND de l'Annonciation à l'occasion de l'anniversaire du décès de Laly: « Le mystère du Mal et de la souffrance est parfois aussi profond que le mystère de Dieu lui-même... »

Néanmoins si le silence est parfois la seule réaction adéquate face à ce mystère, il est vrai que nous pouvons aussi, grâce à Dieu, glaner sur le chemin de la vie qui continue, accompagnés parfois par les textes sacrés que l'Eglise nous transmet, de précieux éclairages et des étincelles de sens porteurs d'une véritable consolation.

Même si je n'ai pas connu la douleur de perdre un enfant, ma vie personnelle a été marquée très tôt par le deuil de ma mère, décédée dans un accident de voiture alors que j'avais l'âge de cinq ans. Ce que je souhaiterais vous livrer ce soir, ne sera donc aucunement un exercice académique qui serait évidemment hors de propos vu le sujet abordé. Mais ce ne sera pas non plus un témoignage personnel ou un tissu de témoignages recueillis auprès de personnes que j'aurais eu à accompagner dans leur deuil. Comme on dit: « chaque oiseau chante comme son bec est fait ». Je suis bibliste et anthropologue. Il s'agira donc de repérer quelques lumières dans la nuit à partir de la Bible prise non comme un texte normatif mais plutôt comme un monument littéraire forgé par le peuple de l'alliance et dans lequel, à travers le récit d'expériences humaines, Dieu discrètement se laisse découvrir. Mon expérience personnelle et pastorale restera en arrière-fond de la lecture que je fais de ces textes sans être explicitement racontée.

Je vais partir de l'évangile et remonter par étapes successives jusqu'au texte de la Genèse et singulièrement le récit fondateur de ce qu'on appelle communément « le sacrifice d'Abraham » mais qu'il serait plus juste d'appeler « la ligature d'Isaac ». Une lecture attentive de ce texte nous permet en effet d'entrevoir comment l'épreuve subie par le père des croyants est une sorte d'antidote au poison que l'antique serpent a censément inoculé à tout homme – pour parler avec les images d'un autre passage du livre de la Genèse.

Le scandale de la veuve privé de son fils

Il y a quinze jours les lectures de la messe dominicale nous faisaient entendre l'évangile de la résurrection du fils de la veuve de Naïn. Cet épisode prend place au 7^e chapitre de l'évangile de Luc. Jésus vient de guérir l'esclave du Centurion, « malade, sur le point de mourir » (Lc 7,2). Et maintenant, il fait encore plus fort, si l'on peut dire: « Le jour suivant, Jésus alla dans une ville appelée Naïn; ses disciples et une grande foule faisaient route avec lui. Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, voici qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère qui était veuve; beaucoup d'habitants de la ville l'accompagnaient. En voyant la femme, le Seigneur fut rempli de compassion pour elle et lui dit: « Ne pleure pas! » Il s'approcha et toucha le cercueil; ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Il dit: « Jeune homme, je te le dis, lève-toi! » Et le mort s'assit et se mit à parler. Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte et ils rendaient gloire à Dieu en disant: « Un grand prophète a surgi parmi nous ».

Si les gens vont donner à Jésus, à propos du signe qu'il vient d'opérer, le titre de « grand prophète », c'est parce que ce signe est très proche du miracle que le Premier Livre des Rois attribue au prophète Elie et que la liturgie du même dimanche nous donnait à entendre en première lecture. Ce récit se situe alors que le prophète a trouvé refuge chez une pauvre veuve de la région de Sarepta. Or voici que le fils de cette femme tombe malade et que « sa maladie fut si violente qu'il cessa de respirer » (1 R 17,17). La veuve interpelle alors son hôte: « Que me veux-tu, homme de Dieu? Es-tu venu chez moi pour rappeler le souvenir de ma faute et pour faire mourir mon fils? ». A son tour le prophète interpelle son Dieu: « Seigneur, mon Dieu, cette veuve chez qui je loge, lui veux-tu du mal jusqu'à faire mourir son fils ? »

Cette question est tout à fait provocante. Pourtant, et même si nous ne la posons pas toujours de manière aussi claire, il s'agit bien là d'une question ordinaire, une question qui nous taraude et qui hante l'humanité: « Dieu nous veut-il du mal ou du bien ? » Dans le récit de la veuve de Sarepta, comme dans le passage parallèle de l'évangile où Jésus ressuscite le fils de la veuve de Naïn, le prophète est chargé de montrer la bonté de Dieu pour l'humanité en rendant la vie au défunt. Et c'est en cela qu'ils sont prophètes, c'est-à-dire qu'il sont dans le secret de Dieu, et qu'ils se font les témoins de son projet bienveillant pour l'humanité.

Dans la manière dont il raconte l'évènement, l'évangéliste accentue encore le parallèle entre les deux récits en soulignant ce détail: « Jésus le rendit à sa mère », de la même manière qu'Elie avait rendu son fils à son hôtesse. Cet épisode de l'évangile se termine donc, tout comme le récit du livre des Rois, par un happy end. Cependant en entendant « il le rendit à sa mère », le lecteur de l'évangile aura peut-être à l'esprit la fameuse scène de la Pietà sculptée par Michel-Ange, c'est à dire le sort qui sera celui de Jésus lui-même, rendu à sa

mère certes, mais mort... Et de fil en aiguille, toutes ces scènes nous reviendront en mémoire, toutes ces souffrances contre-nature de parents ayant perdu leurs enfants trop tôt, l'immense cortège de ces piétés, ici ou ailleurs qui crient vers le Ciel: « Dieu nous veut-il du mal ou du bien ? »

La question de la foi

Dans le livre des Rois, le récit du séjour d'Elie chez la veuve de Sarepta est précédé d'une notation historique: « A son époque, un certain Hiel de Béthel reconstruisit Jéricho. Il en jeta les fondations au prix d'Abiram, son aîné, et il en posa les portes au prix de Segub, son plus jeune fils » (1 R 16,34). Cette notation apparaît à première vue relativement hors contexte. Cependant elle nous rappelle la mentalité païenne de l'époque, mentalité que l'auteur du livre des Rois vient d'ailleurs de fustiger en rappelant l'attitude impie du roi Achab et de sa femme Jézabel, vis-à-vis du Dieu d'Israël.

La mentalité païenne voit Dieu ou les dieux comme concurrents de l'homme qui doit par conséquent se prémunir de leur jalousie par l'offrande de sacrifices. Ces sacrifices doivent en particulier assurer la pérennité des projets par lesquels l'homme se réalise, cherche à exister, à se forger un nom pour réussir à se tailler une part d'immortalité car l'immortalité était censée être le domaine réservé des dieux; Dans cette logique, la fondation d'une ville exigeait ni plus ni moins de Hiel de Béthel qu'il sacrifie l'aîné et le benjamin de ses fils car les fils sont aussi une manière par laquelle l'homme se survit à lui-même par delà sa mort.

A la réflexion, la notation historiographique concernant la reconstruction de Jéricho entretient donc un certain rapport avec le récit qui la suit (le récit d'Elie et de la veuve de Sarepta): l'une et l'autre posent la question des intentions de Dieu: « Dieu nous veut-il du mal ou alors du bien ? » Cette question formule en termes on ne peut plus simple la dilemme de la foi. Il n'y a pas si longtemps, un athée militant déclarait à la TV qu'il faudrait condamner tous ceux qui affirment que « Dieu est amour » pour crimes contre l'humanité. Une telle affirmation leur apparaît en effet comme un déni de justice vis-à-vis d'une humanité faible, souffrante et menacée par la mort. On dit parfois d'ailleurs qu'un athée est un obsédé de Dieu car il voit son absence partout. Dans un épisode que la tradition juive nomme la « ligature d'Isaac », la Bible nous raconte comment Abraham a porté cette question existentielle: « Dieu nous veut-il du mal ou alors du bien ? », et comment il est ainsi devenu le « père des croyants ».

L'appel du père des croyants

Le récit de la « ligature d'Isaac » se trouve au chapitre 22^e du livre de la Genèse: « Et il advint après ces événements que le Dieu testa Abraham et lui dit: 'Abraham' et il dit: 'me voici !'. Et il lui dit: 'Prends s'il te plaît ton fils, ton unique que tu aimes, Isaac et puis, *va vers toi*, vers la terre de Moriah et tu le feras

monter là-bas pour un sacrifice sur une des montagnes que je te dirai » (Gn 22,1-2). De toute évidence il s'agit là d'une vocation à l'intérieur de la vocation d'Abraham. Dieu appelle le patriarche par son nom et il répond « me voici ! », c'est-à-dire: « Voici moi ! ». Dans cette expression coïncident la plénitude de la disponibilité avec la plénitude de l'authenticité du véritable moi, le moi complet. En répondant à l'appel de Dieu, Abraham va devenir pleinement lui-même. C'est pour cela que, avec les mêmes mots que dans la première vocation racontée dix chapitres plus tôt dans le livre de la Genèse, Dieu adresse au père des croyants une injonction que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans toute la Torah: « *Lekh lekha!* Va vers toi ! ». « C'est donc bien toute la vocation d'Abraham qui se trouve reprise en condensé dans cette nouvelle et ultime épreuve vers laquelle Dieu le conduit, et c'est aussi tout le capital de confiance et d'abandon de soi acquis au fil de la route qui lui sera nécessaire pour la traverser. À Dieu qui l'appelle par son nom, Abraham mobilise toute la force de cette confiance qui l'habite et répond aussitôt: 'me voici' »¹.

Il reste que la demande du Dieu est totalement incompréhensible et même révoltante. De nombreux commentateurs ont fait remarquer pour édulcorer la pilule que l'on peut jouer sur le double sens du verbe « faire monter » - qui signifie également 'sacrifier' en hébreu – pour comprendre la demande du Dieu de manière anodine. Il s'agirait alors pour Abraham de faire monter – et non de sacrifier – Isaac sur la montagne pour n'offrir en sa compagnie qu'un sacrifice ordinaire. Mais si tel est le sens, pourquoi tant d'emphase ! On peut toutefois imaginer qu'Abraham saisissant l'ambiguïté présente dans la demande y aura sans doute rattaché son espérance quant à la nature de l'intention divine. Car Dieu peut-il se contredire ? Isaac est l'enfant de la promesse, celui que le corps presque mort de Sarah, dira S. Paul, a enfanté justement contre toute espérance.

Comme telle l'épreuve d'Abraham est emblématique de celle traversée par tout homme qui spontanément s'expérimente éternel (« Sentimus, experimurque, nos aeternos esse »²). Ce sentiment intérieur peut être soit compris comme une promesse, soit dénoncé comme le signe que l'homme est un être incompréhensible et absurde. Or l'homme cherche d'ordinaire à conjurer sa finitude en se prolongeant dans ses enfants mais on peut se demander dans quelle mesure cette posture pourtant si répandue va au bout de ce que l'homme est appelé à vivre, au bout de sa très haute vocation.

Le cheminement de la foi et de la paternité

« Abraham se leva tôt le lendemain et prenant avec lui son âne, ses deux serviteurs et son fils Isaac sans oublier de ramasser du bois pour le sacrifice, il

¹ D. ARTIGES, Projet de thèse de doctorat à PIET (Bruxelles), p. 26.

² B. SPINOZA, *Éthique* V, scolie de la prop. 23.

se leva et alla vers la place que lui avait dit le Dieu. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit la place de loin » (Gn 22,3-4).

« Va vers la terre que je te ferai voir » (Gn 12,1) avait dit YHWH à Abraham lors de sa première vocation. Marcher sans voir, c'est le propre de la foi. Et Abraham marche trois jours et deux nuits et le troisième jour, il voit. C'est alors que laissant les serviteurs à l'endroit où ils sont arrivés, Abraham va s'engager seul avec son fils dans le chemin qu'il reste à parcourir: « Abraham prit le bois pour l'holocauste, le chargea sur son fils Isaac et porta lui-même le feu et le couteau (litt. la *mangeuse*). Ils marchèrent tous les deux ensemble. Alors Isaac s'adressa à son père Abraham en disant: ' Mon père! ' Il répondit: ' Me voici, mon fils! ' Isaac reprit: ' Voici le feu et le bois, mais où se trouve l'agneau pour l'holocauste? ' Abraham répondit: ' Mon fils, Dieu verra lui-même pour l'agneau de l'holocauste '. Et ils continuèrent à marcher tous les deux ensemble » (Gn 22,6-8).

Par deux fois le texte précise qu'Abraham et Isaac « marchent unis » et apparemment il s'agit d'un exemple magnifique d'une relation père-fils. Pourtant le lecteur ne peut s'empêcher d'avoir le sentiment qu'Abraham fait de la rétention d'information vis-à-vis d'Isaac, ce qui n'est pas l'idéal dans une relation. Mais est-ce bien cela ? La réponse que le père fait à son fils: « Dieu verra = Dieu pourvoira » en employant le même verbe « voir » qui constitue l'aboutissement de la marche dans la foi, montre justement qu'Abraham s'appuie désormais sur ce qu'il a entrevu de loin au troisième jour. Mais qu'a-t-il vu ? Ce qu'il a vu c'est peut-être que seul Dieu peut voir et donner à l'homme ce qui est bon pour lui, et que l'homme a, quant à lui, toujours tendance à s'attacher à ce qu'il a sous les yeux et qui risque de devenir une idole, son fils par exemple. Abraham répond à Isaac « me voici ! », de la même manière qu'il a répondu à Dieu qui l'appelait montrant ainsi quelle place son fils occupe en son cœur.

La psychanalyste M. Balmory flaire cette ambiguïté dans l'attitude d'Abraham: « Père et fils vont unis, "eux deux un", si je ne prends que l'extrême lettre. Relation admirable d'un père et d'un fils ? À mes oreilles cela commence à sonner comme du "lien", du non-délié. Pourquoi deux, père et fils, iraient-ils "un seul" ? Est-ce admirable ? Est-ce mortifère ? Tant de choses mortifères sont d'abord admirables à nos yeux ! »³. La relation père/fils est si forte qu'elle est à même – pour un temps au moins – de combler ce qu'un autre psychanalyste, Lacan, appelle la « case vide », l'ouverture de l'être humain à la transcendance, à Dieu. On commence à comprendre que pour s'accomplir, l'un et l'autre vont devoir renoncer à cette complémentarité. Plus les idoles sont hautes et plus elles sont dangereuses ! Pour réaliser pleinement sa vocation

³ M. BALMARY, *Le sacrifice interdit*, Paris, Grasset, 1986, p. 200.

d'homme et de père, Abraham va devoir renoncer à ce qui dans l'amour paternel représente un leurre, un ersatz de vie éternelle: le désir de se survivre à travers son fils. Il va ainsi libérer Isaac qui pourra lui aussi réaliser sa vocation propre.

Le sacrifice interdit

Abraham va donc aller jusqu'à lier son fils sur l'autel qu'il vient de dresser. Et comme l'a fait remarquer A. Wénin: « Cette "ligature", qui a laissé son nom au récit, peut également être le signe d'un lien qu'elle mimerait, en quelque sorte. C'est le lien qui unit étroitement Abraham à "son fils", un lien qui risque d'entraver celui-ci en l'enchaînant à son père, au point qu'il ne puisse pas prendre la distance nécessaire pour vivre sa propre vie »⁴. Puis Abraham brandit alors le couteau que le texte hébraïque appelle du curieux nom de « mangeuse » et c'est alors que l'ange intervient, appelle Abraham du haut du ciel et lui interdit de sacrifier l'enfant: « N'étends pas la main sur l'enfant et ne lui fais rien ! ».

« Devant l'autel, Abraham se trouve reconduit en quelque sorte au lieu même de la tentation du premier homme au jardin d'Éden. Son fils Isaac, le fruit de son désir, est posé sur le bois de l'holocauste, comme le fruit attaché au bois de l'arbre interdit. Comment va-t-il se situer ? Abraham sait qu'il ne veut pas retenir jalousement pour lui son fils Isaac, et pour renoncer à la convoitise, il se montre prêt à l'immoler. Mais paradoxalement, l'immolation, si elle avait été effective, aurait représenté en fait le degré suprême de mainmise sur Isaac, le comble du lien paternel: le pouvoir de vie et de mort sur l'enfant, que les sociétés anciennes ont parfois effectivement reconnu aux pères. S'il était allé jusqu'au bout de son geste, Abraham aurait reproduit sans le vouloir le péché d'Adam: porter la main sur le fruit et le consommer avec « la mangeuse ». Ici l'interdit des origines est réitéré à Abraham: « N'étends pas la main ! » (Gn 22,12).

On comprend ainsi qu'en mettant ainsi Abraham à l'épreuve, Dieu désire rétablir en Abraham ce qui avait été faussé en Adam. Ainsi partant de l'évangile de la résurrection par Jésus du fils de la veuve de Naïn, en passant par le récit de la résurrection par Elie du fils de la veuve de Sarepta et le très emblématique passage de la ligature d'Isaac, nous sommes reconduits jusqu'au récit originel que nous allons maintenant essayer de mieux saisir dans sa portée anthropologique.

⁴ A. WÉNIN, *Isaac ou l'épreuve d'Abraham. Approche narrative de Gn 22* (Le livre et le rouleau 8), Bruxelles, Lessius, 1999, p. 71.

Un humain qui n'est pas (Gn 2,5-7)

La première chose qui est dite de l'humain dans le récit d'Adam au jardin d'Eden c'est... qu'il n'est pas, qu'il manque (Gn 2,5): « Et d'humain (Adam) il n'y a pas pour travailler la terre (*Adamah*) ». YHWH Dieu va donc mettre la main à la pâte et façonner l'humain (Adam) à partir de la terre rouge (*Adamah*) et plus tard il sera raconté comment il façonne également à partir de cette glaise « toute bête des champs et tout volatile des ciels » (2,19). Mais il y a deux éléments qui ne sont précisés qu'à propos de l'humain et qui sont très importants: la poussière et le souffle (Gn 2,7): « Il façonna YHWH Dieu l'humain *poussière* de la terre et il *souffla* dans ses narines une haleine de vie et il fut l'humain (Adam) vers une âme vivante ».

La précision concernant la poussière est très importante car la poussière est associée dans la Bible au deuil, lui-même lié à la mortalité de l'être humain⁵. L'expression devenue proverbiale: « Poussière tu es et à la poussière tu retourneras » dénote bien cela et elle est précisément tirée de notre récit (3,19). La vision biblique correspond donc au constat fait par les anthropologues: l'apparition de l'humain coïncide avec l'apparition de la sépulture. Car les soins apportés aux dépouilles mortuaires sont l'indice que l'homme ne se résout pas à voir son semblable disparaître dans la mort. La mort ne lui apparaît pas comme normale mais comme révélant un manque d'être qui l'inquiète.

En même temps qu'est souligné ce manque par la mention de la « poussière », le verset précise que Dieu va faire à l'homme un don spécifique, celui du souffle. Or le souffle joue un rôle capital dans la création. En effet, la première réalité évoquée en lien avec Dieu, au tout début du premier récit était son « souffle »: « Dans un commencement, il créa Dieu les ciels et la terre. Et la terre était tohu et bohu et ténèbres sur face d'abîme et le souffle de Dieu voltigeant sur face des eaux » (Gn 1,1-2).

Le don de la parole qui distingue l'homme de l'animal n'est pas comme tel mentionné ici. Mais il semble bien que l'insufflation dont il est question ne vise pas uniquement le souffle dans sa réalité physique mais aussi la réalité spirituelle que Dieu partage avec l'humain et dont le signe le plus manifeste est la parole qui leur est commune. Lorsque YHWH Dieu façonne à partir de la terre « tout vivant des champs et tout volatile des ciels », il ne sera pas question à leur sujet de partage du souffle. En revanche, ils seront apportés à l'humain pour que celui-ci les appelle par leur nom comme Dieu l'avait fait dans le récit précédent au premier chapitre de la Genèse.

Ainsi dans ces premiers versets du deuxième récit de la création nous découvrons déjà deux dimensions essentielles de l'être humain: le manque et le salut. Le manque parce qu'il nous manque toujours quelque chose: Nous

⁵ Jeter de la poussière sur sa tête est un geste de deuil et de pénitence (Ez 27,30; Jb 2,12; Lm 2,10)

sommes sans cesse en attente de ce qui nous donnera enfin d'exister et ce manque atteint un forme paroxystique dans l'expérience du deuil. Mais au fond derrière cette attente perpétuellement inassouvie, ce qui nous manque réellement c'est l'être ! Or justement celui-là seul qui possède l'être en lui-même nous donne le souffle, c'est-à-dire finalement la parole et l'esprit, qui sont participation à son être. Ainsi le manque peut être compris comme un appel d'air – sans jeu de mots – un appel à recevoir le souffle divin. Mais il est clair que le manque n'est pas toujours perçu par l'homme de cette manière positive et c'est le grand drame que décrit de manière symbolique le récit, traditionnellement reçu comme celui du « péché originel ».

Gérer le manque: le grand défi de l'humain

Face à la fragilité dans l'être qu'il ressent douloureusement, tout le défi de l'humain sera en fait de gérer le manque. La Bible nous raconte comment se produit le bug initial lorsque la convoitise symbolisée par le serpent va exploiter cette faille pour provoquer une rupture entre la créature et son créateur. Mais avant d'aborder ce récit, il nous faut revenir quelques instants sur ce qui va constituer le talon d'Achille de la relation entre l'humain et Dieu: l'interdit originel.

Dieu donne tout... plus un conseil

Comment réagiriez-vous si Bill Gates vous donnait la totalité de sa fortune et assortissait ce don d'un conseil pour que vous puissiez tirer le meilleur parti du cadeau ? Or c'est exactement ce qui se passe dans le récit des origines (Gn 2,15-17): « Et YHWH Dieu prit l'humain et le déposa dans le jardin d'Eden pour le travailler et la garder. Et YHWH Dieu ordonna à l'humain en disant: 'De tous les arbres du jardin, manger tu mangeras. Mais de l'arbre de connaître bien et mal tu n'en mangeras pas car au jour où tu en mangeras, mourir tu mourras' ». La suite du récit montre que la réaction de l'humain fut très peu accordée à la générosité de son Créateur: c'est le récit du « péché originel ».

La ruse du serpent

Les premiers mots que le serpent adresse à la femme confirment sa ruse: « Vraiment, oui, Dieu a dit: 'Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin'... » (Gn 3,1). Apparemment, il ne fait que résumer les paroles divines adressées à Adam. Il est exact qu'Adam ne peut manger « de tous les arbres » puisque l'un d'entre eux lui est interdit. Mais cette manière de formuler les choses met évidemment l'accent sur le manque... on peut en effet comprendre: « Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin ». Le serpent va faire en sorte que l'humain soit en permanence obsédé par ce qui lui manque: il ne mentionne aucunement le don fait par Dieu à l'humanité de tous les arbres du jardin. De la sorte, le serpent fait naître la convoitise dans le cœur de la femme en lui faisant

se focaliser sur le manque. Ce manque devient le tout, il faut absolument le combler. « La tentation vient se greffer à l'endroit exact du manque, de la limite, que le serpent grossit en occultant le don. La tentation porte ainsi sur le désir et joue sur le frein que Dieu lui met en vue de le structurer. Elle concerne essentiellement la façon dont l'être humain vit son désir une fois confronté à sa limite »⁶.

Une fausse image de Dieu

La femme tente bien de rectifier la parole du serpent et c'est tout à son honneur puisqu'elle affirme: « De tous les arbres du jardin, nous mangeons ! ». Mais déjà la convoitise a été instillée dans son cœur. C'est pourquoi elle va continuer à prêter l'oreille aux propos du serpent sans plus être capable de discerner convenablement le vrai du faux: la force d'une erreur c'est toujours la part de vérité qu'elle contient !

La manière dont la femme présente les choses montre combien les propos du serpent qu'elle tente de rectifier l'ont déjà influencée: Deux indications dénotent l'influence du serpent dans les propos de la femme:

D'une part, lorsqu'elle dit « du fruit des arbres du jardin nous mangeons ». Elle rectifie certes, mais en même temps le don a disparu, c'est devenu un état de fait. Et « Dieu » n'est plus vu dans son rôle de donateur. Il ne lui restera plus que celui de censeur.

D'autre part, pour la femme l'arbre interdit se trouve maintenant « au milieu du jardin ». Or au chapitre 2, l'arbre qui se trouve « au milieu du jardin », c'est l'arbre de vie qui lui n'a jamais été interdit. Cette inversion est très révélatrice car le lapsus montre non seulement que la femme est bien obnubilée par ce qui lui manque et que cela prend du coup une place centrale, mais aussi la raison pour laquelle lui vient cette obsession: Elle lie inconsciemment ce manque à la vie elle-même dont elle sait qu'elle ne l'a pas en propre. Le fait que ce « Dieu » la prive de quelque chose devient un indice qu'il veut la priver de la vie qui n'est certes pas un détail mais qui est la condition d'accès à tout le reste. Du coup l'avertissement donné par YHWH devient dans sa bouche une menace et même un constat: « vous mourrez ! ». Et donc, au fond, elle donne pleinement raison au serpent sans même s'en rendre compte !

Un Dieu jaloux

Constatant combien sa stratégie a bien fonctionné, le serpent s'enhardit un cran plus loin. A la femme qui vient de citer – à sa manière – les paroles de Dieu: « Vous mourrez », il oppose un démenti catégorique: « Vous ne mourrez pas ! » Et il ne se contente pas de faire de Dieu un menteur, il prétend sonder ses

⁶ ANDRE WENIN, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Gn1,1-12,4*, Lire la Bible, Cerf, Paris, 2007.

motivations: « Dieu est connaissant qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux connaissant bien et mal » (Gn 3,5). Le serpent fait de Dieu le champion du connaître, une connaissance dont il serait jaloux et garderait par une menace de mort contre quiconque voudrait y accéder.

Notons qu'en prétendant révéler cela à la femme, le serpent singe ce que le Seigneur avait fait avec Adam: il se présente comme l'ami qui veut lui donner un conseil utile pour sa vie. De plus il prétend connaître ce que Dieu cache de ses motivations, or si la connaissance est, selon lui, « l'apanage et la principale caractéristique de Dieu, le serpent est certainement son égal puisqu'il sait ce que Dieu entend cacher. Mine de rien, il se présente donc comme un Dieu, tout en laissant entendre que, à l'inverse de l'autre, il est un Dieu désireux d'ouvrir les humains à la connaissance qui fera d'eux à leur tour des égaux de Dieu. Bref, après que le serpent a parlé, c'est parole contre parole, Dieu contre Dieu. La femme va devoir opter, accorder sa confiance à l'un ou à l'autre »⁷.

La femme va céder à la tentation du vouloir « être comme » et de fait elle va tendre à devenir comme ce Dieu que le serpent lui décrit qui ressemble davantage au serpent qu'à YHWH: un Dieu de toute-puissance et d'omniscience qui garde jalousement ce qu'il a parce qu'il a peur de le perdre, un Dieu « qui voit en l'autre un adversaire et non un partenaire ». Autant « YHWH se montrait discret, allant jusqu'à dissimuler son amour derrière un commandement pour ne pas l'imposer, autant le serpent joue de sous-entendus pour masquer sa haine sous une bienveillance de façade »⁸. L'homme qui avait été créé « à l'image de Dieu et vers sa ressemblance » (Gn 1,27) va se donner un Dieu « à l'image de celui dont parle le serpent: un Dieu qui a tout, qui connaît tout, un Dieu sans manque, sans limite, et jaloux de son pouvoir »⁹. Contrairement aux promesses du serpent, en transgressant l'interdit, Adam et la femme ne connaissent en réalité qu'une seule chose: « Ils connurent qu'ils étaient nus », nus comme le serpent. Et cette connaissance, cette conscience du manque va continuer à les obséder comme elle obsède le serpent, elle va les jeter du côté de la convoitise et de la poussière, et va les éloigner de plus en plus du salut, du souffle, de la spiritualité qui ouvre à la vraie connaissance de Dieu.

L'antique récit biblique des origines met donc en scène à la manière d'un drame la bifurcation existant dans la vie de tout homme entre la convoitise et la spiritualité: combler le vide en consommant ce qu'il y a à consommer ou accepter le vide pour éventuellement le « sublimer » (comme disait Freud) ou, pour le dire en terme plus traditionnels: reconnaître Dieu comme l'Unique qui

⁷ Wénin, p. 101.

⁸ Wénin, p. 102.

⁹ Wénin, p. 107.

puisse nous combler. On entend souvent dire que la perte d'un enfant est une chose indépassable. Je comprends pour ma part que les parents ne puissent, ni ne désirent en être consolés à bon compte par la consommation d'un quelconque objet matériel ou même immatériel mais aussi bien qu'il y a là une ouverture radicale à la spiritualité et par elle à la fécondité, à la paternité.

Etre témoin que Dieu ne veut pas que le fils disparaisse pour toujours.

Pour illustrer, revenons quelques instants avant de conclure au récit de la ligature d'Isaac: de manière surprenante, « le personnage d'Isaac est complètement absent de la finale (du récit). Il est simplement mentionné dans le message de l'ange à Abraham: « Tu n'as pas retenu ton fils, ton unique », lui dit-il (Gn 22,16). Il semble qu'Isaac, non retenu par son père, a complété son chemin de « montée » et appartient désormais entièrement à Dieu. Sa disparition du champ de vision du narrateur est le signe de son passage dans la sphère du divin. Isaac est alors effectivement détaché de son père: il n'est pas mentionné explicitement qu'il revient avec Abraham vers les deux serviteurs, ni même qu'il « redescend » de la montagne, ni non plus qu'il réside à Béer-Shéva comme il est précisé d'Abraham en conclusion du récit.

En revanche, il est bien dit, comme auparavant aux versets 6 et 8: « ils vont, unis » (Gn 22,19). Mais il s'agit ici d'Abraham avec les serviteurs, les « jeunes hommes », et non plus d'Abraham et Isaac seulement. Isaac était d'ailleurs lui-même nommé « jeune homme » par l'ange (Gn 22,12) et déjà par Abraham lui-même (Gn 22,5). Peut-être faut-il comprendre qu'Isaac fait partie maintenant de ces jeunes hommes qui marchent avec Abraham, comme l'un d'entre eux. Plus haut, le narrateur avait dit d'Abraham et d'Isaac: « ils vont, eux deux, unis ». Après l'épreuve, « eux deux », n'est pas repris: les personnages ne sont plus dans une relation de *un* à *un*. Détaché de cette union qui le liait trop exclusivement à « son fils, son unique », Abraham peut s'attacher à d'autres, qui peuvent être multiples, et cheminer en leur compagnie dans l'unité. En reportant son attention et son affection paternelles sur les « serviteurs », qui ne sont pas de sa descendance, Abraham amorçe le mouvement qui pourra faire de lui le père d'une « multitude ».

Et en quoi consistera cette paternité ? En ce que Abraham sera témoin auprès de ces jeunes gens que Dieu n'engendre pas des fils pour la mort. Derrière notre fragilité dans l'être que nous cachons d'ailleurs toujours très soigneusement se cache l'immense secret de l'amour du Père pour chacun de ses enfants. Abraham va ainsi pouvoir exercer son rôle du père dans sa vérité: « Le père humain n'est pas une figure du Père des cieux en modèle réduit ni son lieutenant sur la terre auprès de sa progéniture, mais il a mission de

témoin: il atteste que le fils vient de ce Père et retourne à Lui »¹⁰. L'exercice de la paternité va notamment permettre à chacun d'oser être lui-même sans céder à la frénésie d'être-comme pour exister.

Conclusion

Le parcours que nous avons effectué tendrait à montrer que l'expérience du deuil est très intimement liée à l'éveil spirituel de l'humanité. Il s'agit là non seulement un constat anthropologique mais d'un donné inscrit en filigrane dans le texte biblique qui associe également notamment dans le récit d'Abraham l'épreuve du deuil avec celle la paternité comme transmission de sens. Ainsi le salut de l'esprit redevient accessible à une humanité marquée par la convoitise, ou pour le dire autrement la porte du Ciel s'ouvre dans le cœur de l'homme.

¹⁰ Ph. LEFEBVRE, *Joseph l'éloquence d'un taciturne*, Paris, Salvator, 2012, p. 157.